This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. III A. 13

LES

TROIS FEMMES:

NOUVELLE.

PAR L'AUTEUR DES LETTRES DE LAUSANNE, PUBLIÉE POUR LE SOULAGEMENT D'UNE DE SES AMIES DANS LE MALHEUR.

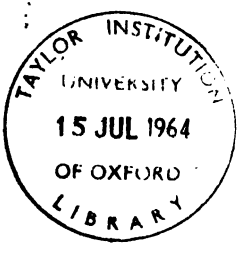
EN DEUX VOLUMES.—VOL. II.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Baylis, Greville-Street:

Et se trouve chez J. DEBOFFE, Gerrard-Street; DULAU & Co., Wardour-Street, & chez tous les Marchands de Nouveautés.

1796.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES.

LETTRE PREMIÈRE.

Constance à Monsieur le Commandeur de la Tour.

JE souhaite pour votre honneur, Monsieur le Commandeur, que vous ayez eu une meilleure raison de nous quitter, que celle que vous m'avez donnée à entendre; & je me sens plus disposée dans cette occasion à vous pardonner un peu d'hypocrite flagornerie, qu'une si misérable pusillanimité. Vous ne craignez, du moins, pas que mes lettres vous

tournent la tête, puisque vous voulez que je vous écrive; vraiment votre sécurité est juste, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. J'écris sans agrément, comme avec peu de soin; & l'on m'a toujours reproché un style sec & décousu.

J'ai d'excellentes nouvelles à vous donner de votre jeune ami & de sa femme. *Emilie* se conduit à merveille; il est vrai, qu'il n'y a pas grand mérite à cela jusqu'à présent. Mille prévenances, une obligeante prévention, pour tout ce qu'elle fait & dit, lui facilitent le bien dire & le bien faire. Madame sa belle mère, a mille fois plus de sens & de bonté, que je ne pensois. C'est une manière froide en apparence, mais si soutenue, de faire ce qui est le mieux pour tout ce qui l'entoure, qu'on ne peut

peut douter, à la longue, qu'elle n'ait un cœur excellent & très-sensible. Vous l'aviez dit, & vous l'aviez bien jugée. Elle m'a confié le projet qu'elle a de mettre *Emilie* à la tête de sa maison, & veut que je l'aide à arranger tout pour cela. On lui donnera, sous ce rapport, la chambre, dont la porte fait face à celle de la salle à manger, de l'autre côté de la porte du château. Madame d'*Altendorp*, y fera construire un poële à la manière de Suisse, & tel que Madame *Hots*, qui est de Zurich, la presse depuis vingt-deux ans d'en avoir un. On a écrit, pour se procurer des plans, des desseins, toutes sortes de directions. Madame *Hots* fera venir, s'il le faut, un terrinier de ses parents, & coûte qui coûte, nous nous chaufferons, d'aujourd'hui en un an, auprès d'un poële Suisse ; pour le reste, la chambre sera

arrangée, selon le goût d'*Emilie*, qu'on saura pressentir avec la sagacité que donne une grande envie d'obliger. Elle a fait elle-même, mais sans savoir que ce fût pour elle, de petits desseins, en mosaïque pour six fauteuils; on a retrouvé du canevas & des laines. *La Croix* a fait trois métiers de tapisserie. Madame d'*Altendorp*, sa belle-fille & moi, nous nous sommes chargées, chacune de deux fauteuils; & tous les soirs, dès qu'il a frappé cinq heures, nos trois métiers forment un triangle, autour d'un antique guéridon d'argent, sur lequel on place deux flambeaux. Monsieur d'*Altendorp* se promène dans la chambre, ou s'assied auprès du feu. *Théobald* ne s'éloigne guères de sa femme. Si vous étiez avec nous, comme je le voudrois, je vous donnerois bien souvent mon aiguille, & m'irois chauffer.

fer. *Théobald*, pourroit par fois, nous faire quelque lecture, si son père haissoit moins les livres. On dit qu'ils produisent tous sur lui, le même effet qu'*Adèle de Sénange*. Au vrai, nous nous en passons très-bien; il ne manque rien à nos soirées, pour être très-agréables; & s'il m'arrive quelquefois de vous y trouver un peu à dire, c'est une preuve que j'ai véritablement de l'amitié pour vous. Le matin, je lis, j'écris; *Emilie* & *Joséphine* prennent dans ma chambre, une leçon d'Allemand. Madame d'*Altendorp* a exigé qu'on apprit l'Allemand. *Emilie* vouloit l'apprendre de son mari; mais sa belle-mère a cru que la leçon, ainsi prise & donnée, iroit mal, & qu'il seroit même un peu triste qu'elle allât bien. C'est donc le maître d'école du village, que nous avons pour maître. *Emilie* étudie

beaucoup, mais apprend peu. Pourquoi les François, ont-ils tant de peine à apprendre une langue étrangère ? On diroit, qu'ils croient déroger à la nature éternelle des choses, en appellant le pain & l'eau, autrement que pain & eau, & outre, qu'ils ont peine à retenir & à dire d'autres mots, ils paroissent ne pouvoir pas trop s'y résoudre.

Madame d'*Altendorp* a donné une clef de son bureau à *Emilie*, & veut qu'elle paye & reçoive, en son absence, comme elle-même ; c'est très-bien pensé. Elle intéresse *Emilie* à la chose publique du logis, & de sa famille, en attendant que le gouvernement lui en puisse être entièrement confié. Le Baron n'est pas homme à abdiquer aussi formellement, sa suprématie en faveur de son fils ; mais celui-ci, poussé par sa mère,

mère, s'informe des négligences & des défauts de l'administration actuelle, & tout doucement, les répare & les corrige. Son projet est de renoncer, peu à peu & sans le déclarer, à la plûpart de ses droits féodaux ; & s'il survit d'un seul jour à son père, d'en brûler les titres. Là-dessus, il fonde des espérances d'amour & de bonheur, chez ses vassaux, qui tiennent du roman plus que de la vérité, & qui malheureusement, s'évanouissent devant les témoignages de l'histoire ancienne & moderne. Je l'avois plusieurs fois écouté, de manière à lui laisser croire que, partageant son espoir, je comptois voir renaître à Altendorp, les jours de Saturne & de Rhée. Mais hier, mon air lui dit mon incrédulité. Je vous entends, s'écria-t-il ; vous traitez mes projets de rêveries, & mon espoir de chimère. Vous croyez que rare-

rarement, on peut être utile à ses semblables, & que si l'on réussissoit à leur faire du bien, ils ne le sentiroient pas, n'en aimeroient pas mieux leur bienfaiteur, ne l'en traiteroient pas mieux & tourneroient, peut-être, contre lui, les lumières, la liberté, l'aisance qu'ils lui devroient.

Il se peut bien que vous ayez raison ; mais je veux l'ignorer. Je m'étourdirai là-dessus. Je me persuaderai que j'aurai plus d'adresse ou de bonheur qu'un autre, que les hommes, pour qui je travaillerai, seront faits autrement que d'autres. Il ne s'agit que de mettre la main à l'œuvre. Une fois engagé dans l'entreprise, on ne délibére plus, on agit. L'attrait du travail, fait même quelquefois oublier le but qu'on se proposoit en le commençant. On est

comme

comme le marchand, le joueur ou l'agioteur avide, qui d'abord ne vouloit gagner que pour acheter telle maison, pour épouser telle femme, & qui ensuite, ne se souciant plus de sa femme ni de sa maison, ne veut plus qu'agioter, jouer, trafiquer. Ma cupidité, sera du moins plus noble que la sienne : quelques douces jouissances accompagneront mes efforts ; quelques marques de sympathie, de la part de ceux auxquels le ciel donna un enthousiasme pareil au mien, m'empêcheront de rougir de son extravagance.

Après tout, on ne peut vivre dans une totale inaction, ni agir, sans un but d'action ; or, quel but n'offre pas les mêmes incertitudes, que celui que je me propose ? si je cherche du plaisir, suis-je sûr d'en trouver ? dans la recherche

che des biens désirés par l'ambitieux, suis-je sûr de réussir ; & le succès même le plus brillant m'assureroit-il le bonheur ? il n'y a que l'homme qui travaille, pour substanter sa vie, qui sache distinctement à quoi il tend, & dont le but, n'ait rien de vague ni de chimérique ; encore pourroit-on mettre en question, si vivre est une chose si douce, que ce soit la peine de travailler, uniquement pour continuer de vivre. Laissez-moi donc travailler à diminuer les souffrances, & à accroître les jouissances de mes semblables ; & quand l'expérience m'aura prouvé que je ne pouvois rien pour eux ; quand loin de me récompenser, ils m'auront puni de mes infructueux efforts, j'espère que l'âge, aura glacé mes sens, mon activité, ma sensibilité ; & que respirer encore, sans but, sans projet, sans espoir, sans presque

que de mouvement, sera toute la jouissance que demandera un homme éteint, en même tems que désabusé.

Voila, Monsieur le Commandeur, presque mot pour mot, ce que *Théobald* a répondu à ma pensée. A l'avenir, sans lui objecter rien, j'entrerai dans ses bienfaisants projets & l'y aiderai, de mes conseils & de ma fortune. Adieu.

Ce 30 *Novembre*, 1794.

P. S. *Théobald* vient d'envoyer un habillement complet & chaud, à chacun des hommes, que sa terre fournit aux troupes du Cercle. Il donne à leurs parents, l'équivalent de ce qu'ils pourroient gagner ici, par leur travail.

LETTRE II.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

JE vous remercie, Monsieur le Commandeur, de la relation que vous m'avez faite, des premiers jours de votre voyage. Puisse-t-il s'achever, aussi heureusement qu'il a commencé ! ou, s'il vous est arrivé quelque accident, puissiez vous avoir trouvé des secours & un azyle, pareils à ceux que je vous dois !

Tout continue à aller fort bien ici ; je trouve, qu'excepté le vieux Baron, qui me paroît avoir été jetté dans un moule assez commun, tous les habitans de ce

lieu sont des gens distingués & rares. Madame d'*Altendorp*, qui sans se plaindre, sans même s'ennuyer décidément, a su vivre avec son mari, dans une stagnation apparente de toutes ses facultés, n'en a cependant rien perdu, de manière qu'elle se retrouve à présent ce qu'elle étoit dans sa jeunesse ; Madame d'*Altendorp*, dis-je, est ici le phénomène qui me frappe le plus. Je croyois qu'elle avoit élevé son fils, & que cette occupation avoit pû lui tenir lieu de tout autre plaisir, mais en joignant ensemble, le tems qu'il a passé en différents endroits de l'Allemagne, de la Suisse & de l'Angleterre, je vois qu'il n'a vécu que la moitié de son âge à Altendorp. L'y voir fixé aujourd'hui, avec une compagne telle qu'elle l'auroit choisie, n'est pas une jouissance médiocre pour sa mère & je m'apperçois qu'elle

qu'elle fait tous les jours chez lui des découvertes agréables ; il est clair aussi que chaque jour, elle me sait plus de gré d'avoir empêché qu'il ne s'enfuit en Amérique avec *Emilie*, car elle ne doute pas, que ce ne fût là son projet, & qu'il ne dût s'embarquer à Hambourg. Nous n'avons touché qu'une fois cette corde ; & je la trouvai si fâcheuse, qu'éludant des remercîments auxquels j'aurois mieux aimé n'avoir point de droits, je changeai aussi-tôt de conversation. Ce qui avoit amené celle-ci, est une lettre que je reçus, il y a quelques jours, de cette petite Comtesse de *Horst*, que nous vîmes vous & moi près de Hambourg. Ni ses parents, ni ceux de son mari, n'ont voulu leur pardonner leur mariage. Elle espéroit que sa grossesse, déjà avancée, les toucheroit ; mais personne

ne veut la recevoir, pour faire ses couches, & elle se voit au milieu de l'hiver, sans argent & sans azyle. Voilà ce qu'elle m'écrit, & elle me demande des conseils. J'aurois mieux aimé, que tout franchement, elle m'eut demandé des secours; mais n'importe; je lui ai répondu qu'elle n'avoit qu'à venir habiter la maison que j'ai dans le village, & *Joséphine*, devant faire ses couches vers le même tems, dans le ci-devant appartement d'*Emilie*, lui sera ressource & secours. Quand la petite Comtesse sera arrivée avec son mari, je vous manderai si c'est une acquisition que nous ayons faite. Si ce n'en est pas une, nous nous en tiendrons avec eux, aux devoirs de l'humanité & à ceux d'une cérémonieuse politesse. Je les ai avertis que je ne leur prêtois ma maison que jus-

jusqu'au mois de Mai; car alors je l'irai habiter moi-même. J'ai si peur d'ennuyer le château de moi, que désirant y passer l'hiver prochain, je veux passer l'été au village. Adieu, Monsieur le Commandeur; je crains bien que ce détail des événements & des arrangements d'Altendorp ne vous ennuye un peu.

Ce 7 Décembre 1794.

P. S. Ne voilà-t-il pas qu'un indiscrêt a lu par-dessus mon épaule, pendant que j'écrivois; il me demande ma plume.

Quel beau projet l'on vous communique, mon cher Commandeur! mais il ne s'exécutera pas. Venez, vous emparer de la maison, où elle prétend

 rentrer.

rentrer. Comment la laisserions-nous quitter le château? Elle est l'ame vivifiante de mon père; elle est pour ma mère, la plus douce & la plus aimable société. Quant à ce qu'elle est pour *Emilie* & pour moi, je ne puis pas mieux le dire, qu'exprimer tout ce que nous lui devons. THEOBALD.

LET-

LETTRE III.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

MES hôtes, où plutôt ceux de ma maison, car ils ne seront jamais les miens, & si j'étois chez moi, ils n'y seroient pas ; mes hôtes arrivèrent il y à trois jours. Nous leur fîmes aussitôt une visite, qu'ils nous rendirent le lendemain ; & hier ils ont diné au château. C'en est assez pour long-temps. Je les ai pris en une sorte d'aversion, à cause des mauvais moments qu'ils ont fait passer à *Emilie*. La femme une étourdie sans esprit, ou du moins sans raison & sans tact, mais très-jolie, comme vous vous en souvenez sans doute

doute. Elle est coquette à proportion. Son mari que vous n'avez pas vu, parce qu'au mois d'Octobre, il étoit à l'armée Prussienne, est un grand homme à grandes moustaches noires, & beaucoup plus beau qu'il ne paroît spirituel. Hier à table, on plaça la Comtesse entre *Théobald* & son père, le Comte entre Madame d'*Altendorp* & moi. *Emilie* étoit vis-à-vis de la Comtesse, & avoit auprès d'elle, d'un côté, une dame d'Osnabruck, de l'autre la mère de cette dame, & entre cette mère & moi, étoit un baillif, ou sécretaire d'une seigneurie voisine de celle-ci.

La Comtesse, toujours penchée vers son jeune voisin, lui parloit tantôt de Mademoiselle de *Stalxheim* dont les regrets avoient fait bruit, & n'avoient rien selon elle que de fort naturel; tantôt de

de l'étonnement où chacun étoit, on devoit être de voir qu'un homme de la naissance, figure & fortune du jeune Baron d'*Altendorp*, s'enterrât dans un château de Westphalie, au lieu de briller à quelque cour, comme cela lui seroit si aisé. *Théobald* ne répondant à-peu-près rien, la Comtesse voulut rendre ses cajoleries encore plus sensibles, à propos d'un bracelet qu'elle portoit, & sur lequel étoit le portrait de son mari. Elle regarda un portrait de *Théobald*, que Madame d'*Altendorp* avoit sur une boëte, compara les deux figures, & donna hautement la préférence aux cheveux blonds, sur les cheveux noirs, aux yeux bleus, sur tous les autres yeux. Le mari impatient, lui représenta en vain, qu'elle faisoit un mauvais compliment aux dames de la compagnie, qui toutes étoient brunes excepté elle. La fran-

franchise de Madame de *Horst* étoit si grande, disoit-elle, qu'elle ne pouvoit déguiser aucun de ses sentiments; & toujours elle regardoit *Théobald*, avec un tel air de prédilection & des minauderies si agaçantes, que le mari ne put bientôt plus dissimuler son chagrin. *Emilie*, qui le voyoit, regarda *Théobald* avec un léger sourire, lui montrant du coin de l'œil, le pauvre Comte, honteux & déconcerté. Je suivois ses yeux, & je vis *Théobald* lui lancer un regard terrible. S'il eût pris garde à l'effet de ce regard, il en eut été faché sans doute & auroit réparé le mal au lieu de l'aggraver; mais trop plein de l'impression qu'il avoit reçue, & fatigué de la Comtesse qui ne prenoit garde à rien, ou que rien ne décourageoit, il se lève tout d'un coup, se plaint d'avoir trop chaud; & supposant que mon voisin

avoit

avoit froid, il vient brusquement lui demander sa place, & le pousse à la sienne. Je le reçus, mieux que mon penchant ne m'y portoit, & cela pour ne pas augmenter l'esclandre; mais ni moi, ni Madame d'*Altendorp*, nous ne pûmes plus donner de vie à la conversation, & la petite Comtesse elle-même, resta abasourdie.

Après le dîner *Emilie*, au lieu de rentrer au salon, courut dans ma chambre, où je la trouvai toute en pleurs. Je sais, dis-je, tout ce que vous pourriez me dire; mais de grâce plaignez-vous de votre mari à sa mère, & priez là de vous raccommoder avec lui. Ou je la connois mal, ou cette confiance que vous montrerez en son impartialité & en son amitié pour vous, achevera de vous l'attacher. Moi je vous suis ici trop

trop dévouée, pour que mon entremise fasse un bon effet. Venez sur le champ avec moi, nous la trouverons, je pense dans la salle à manger, où elle a prétexté avoir quelque chose à faire, étant lasse de la compagnie & de la contrainte du diner. Venez, je vous laisserai avec elle, & j'irai prendre votre place à toutes deux, auprès de vos convives.

Pendant que nous traversions la chambre, qui est entre mon appartement & la salle à manger, nous avons entendu que Madame d'*Altendorp* parloit à son fils. Quoi, lui disoit-elle, s'emporter de la sorte, & pour si peu de chose ! vous nuisez mon fils, à votre réputation, à votre repos, au bonheur de ceux qui vous aiment; vous courez risque d'altérer les sentiments de votre femme, d'altérer sa santé, enfin de vous

vous rendre très-malheureux, & pour comble de maux, de sentir que vous l'êtes devenu par votre propre faute. Nous étions auprès de la porte qui étoit entr'ouverte; je l'ai poussée, *Emilie* est entrée, elle s'est jettée au cou de sa belle mère. On s'étoit querellé sans parler, je crois qu'on s'est raccommodé de même, mais non sans verser bien des larmes. *Emilie*, quand elle est rentrée au sallon, avoit les yeux fort gros; & ceux de *Théobald*, étoient d'un homme qui a été fort attendri. Après m'avoir ramené sa femme, d'un air bien obligeant pour elle & pour moi, il a proposé aux hommes d'aller avec lui, s'informer d'une chasse au renard, qu'on avoit dû faire aux environs d'Altendorp. *Emilie* s'est mise à entretenir la dame d'Osnabruck, & moi m'approchant de

la petite Comtesse, je lui ai demandé si elle s'étoit apperçue du trouble dont elle avoit été cause, & si elle profiteroit de la leçon. Elle a prétendu ne savoir pas ce que je voulois dire. Il faut donc vous expliquer tout ceci, ai-je dit à demi voix, mais assez haut cependant pour qu'*Emilie*, & les deux autres femmes pussent m'entendre. Vous avez fait, par mauvaise habitude sans doute, car je ne veux pas vous soupçonner d'une mauvaise intention, des avances très-marquées au mari de Madame. Votre mari a été embarassé ; Madame a souri de son embarras. L'objet de vos avances, déjà fatigué & ennuyé, s'est mis de mauvaise humeur contre sa femme ; il a trouvé que le chagrin d'un mari n'étoit point une chose dont on dût rire ; il sentoit qu'à la place du Comte,

Comte, il seroit le plus malheureux & le plus honteux des hommes. Sa femme, au désespoir de lui avoir déplu, s'est troublée, a pleuré. La paix est faite entr'eux & pour eux, c'est une chose finie, mais moi, qui vous ai attirée à Altendorp, je me crois obligée de vous avertir, que si vous voulez y trouver la protection dont vous avez besoin, il faut bien vous garder à l'avenir, de donner lieu à des scènes pareilles. Quelles expressions, Madame ? s'est écriée la Comtesse. Je crois pouvoir vous dire tout au moins, que vous gâtez prodigieusement, le mérite de vos bienfaits. Au contraire, Madame, ai-je dit, le service que j'ai prétendu vous rendre dans ce moment, est le seul dont j'exige de la reconnoissance. Qui l'eut jamais cru, a repris la Comtesse, que dans une maison renommée pour la politesse & l'usage

l'usage du monde, on trouvât tant de pédanterie, tant de gêne & d'ennui ! Vous serez la maîtresse, lui ai-je dit, de n'y venir que rarement, mais croyez que je ne vous négligerai pas, & que j'irai vous trouver aussi souvent que ma présence pourra vous être bonne à quelque chose. L'agréable hiver à passer ! a dit la Comtesse, comme si elle se fut parlé, à elle-même. Je n'ai pas paru l'entendre ; & quelque tems après, changeant totalement de ton & de propos, je l'ai priée de ne se mettre point en peine de la layette de son enfant qui trouveroit à se vêtir à son arrivée dans le monde, si non magnifiquement, au moins proprement & chaudement. Madame d'*Altendorp* étoit revenue auprès de nous. Son fils & le Comte rentroient ; j'ai proposé une partie de whist ; & *Théobald* n'en étant pas, la Comtesse a pu jouer

sans

sans distraction. Aujourd'hui, nous nous sommes mises à faire les vêtements des deux enfants à naître. Si tous deux viennent à bien, ils partageront ou jouiront en commun; si nous ne sommes pas si heureux que cela, celui qui vivra, aura tout.

Adieu Monsieur le Commandeur.

Ce 15 Décembre.

J'ai eu ce matin la visite du Comte; il me paroît un fort honnête homme, & je le plains de tout mon cœur. Enhardie par son air de confiance, je l'ai engagé à me mettre au fait de ses affaires & des causes du mécontentement que l'on témoigne contre lui & sa femme, dans les deux familles. Ils sont aussi bien nés l'un que l'autre; mais les parents de

la Comtesse sont pauvres; & ils avoient espéré, qu'étant chanoinesse de je ne sais quel chapître, elle se contenteroit de cet établissement de manière que toute la dépense que leur fortune leur permet de faire, pût être pour un jeune fils qu'ils ont. D'un autre côté, on vouloit marier le Comte avec une parente riche & belle, qui lui auroit extrêmement convenu. Il est l'ainé d'une famille médiocrement opulente; & son mariage bien qu'assorti pour la naissance, se trouve être fâcheux, non seulement par la perte d'un meilleur établissement, mais par l'humeur dépensiére de sa jeune femme. Cette humeur effraye chacun; & je ne conçois pas ce que le mari fera de sa femme, lorsqu'il lui faudra retourner à l'armée. Je lui ai conseillé d'aller voir une tante, qu'il a dans le Holstein, & de se recommander

mander à elle. Il partira incessamment. Je vous demande pardon de vous entretenir, si à fond de deux personnes très ordinaires; mais j'ai le bonheur de n'avoir rien de plus intéressant à vous mander. Nous sommes ici parfaitement tranquilles. *L'homme* d'Altendorp, quoiqu'il ne définisse pas ses *droits*, en jouit sans doute, car il me paroît content & fort loin de vouloir s'insurger; d'ailleurs point d'ennemis ni d'alliés qui nous ménacent;

Ne strepito di marte
Ancor turbò questa remota parte.

LET-

LETTRE IV.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

NOUS travaillons à force, il n'y a pas de temps à perdre, les deux enfants ne tarderont pas à venir au monde; la sage-femme consultée, prétend qu'ils naîtront peut-être, à la même heure. Elle est assez gaie & ne manque pas de sens. Je l'ai établie chez la Comtesse, pour que celle-ci fut moins seule, en l'absence de son mari. Dans une quinzaine de jours, *Joséphine* ira habiter l'ancienne chambre d'*Emilie*. Elle y sera très à portée de sa belle mère qui l'a prise en grande affection; & les deux accou-

accouchées seront si près l'une de l'autre, qu'on n'aura pas de peine à les soigner toutes deux à la fois.

On se porte ici à merveille, & je suis persuadée que nulle part, on ne s'ennuye moins. La conversation est souvent rendue intéressante par de petits incidents, qui ne produiroient rien sans cette sympathie, qui fait qu'on s'entend mutuellement, & qu'on est charmé & flatté de s'entendre. Hier, *Théobald* appuyé contre la chaise de sa femme, avoit l'air fort occupé de ses pensées; on lui a demandé à quoi il pensoit; il a répondu qu'il étoit inutile de rappeller un moment de délire, expié par ses excuses & ses regrets; qu'il vouloit s'en souvenir seul, & désiroit que nous l'oubliassions; mais qu'il consentoit à nous dire à quelles pensées ce souvenir l'avoit

l'avoit conduit. Je m'étonnois, a-t-il continué, de ce qu'étant si susceptible de joie, je le suis si peu de gaieté; j'entends de celle qu'il faut pour qu'on se joue légérement des objets, & qu'on amuse les autres par des peintures & des imaginations plaisantes. Le ridicule me peine, quand je le vois chez des gens que j'estime, chez les autres, il m'impatiente & m'ennuye. Je n'en ris pas, je ne le peins pas, je le fuis. J'ai quelquefois envié le talent de ceux qui savent en tirer parti, surtout depuis que je vous aime, *Emilie*, c'est-à-dire, depuis que je vous connois. J'aurois voulu partager avec vos compatriotes, ce moyen qu'ils ont par-dessus moi de vous plaire, ou du moins de vous amuser; j'aurois voulu surtout avoir comme eux, le don d'effleurer agréablement les sujets ordinaires de la conversation, ceux sur les-

lesquels les discussions sérieuses sont si peu de mise, qu'on est honteux après coup, de la logique qu'on y a employée, & qu'on aimeroit mieux avoir laissé tout le monde dans l'erreur, que d'avoir établi ennuyeusement, une triviale & indifférente vérité. C'est ce qui arrive à tous nous autres gens du Nord, & n'arrive point à vos compatriotes. Otez moi cette manie; & me laissant constant pour vous aimer, exact, patient, méthodique pour toutes les questions importantes, où mon avis pourra être de quelque poids, coupez court à mon appésantissement sur des objets frivoles; interrompez moi, raillez moi, marchez moi sur le pied, en un mot ne souffrez pas que je vous ennuye. Cela seroit fort bien vivre, ai-je dit à *Théobald*, s'il étoit facile ou possible d'avoir différents esprits pour différentes occasions, mais

si

si au lieu d'être toujours solide vous êtes toujours léger ; si au lieu de prouver trop vous ne prouvez point, vous aurez beaucoup perdu au change, surtout dans le temps où nous vivons qui me paroît être très-grave & où il est question pour fort peu de gens de s'amuser, & presque pour tout le monde de prendre un parti sage. Combien un bon conseil ne vaut-il pas mieux aujourd'hui que mille bonnes plaisanteries ! Le loisir en est passé & la routine de la vie est rompue & détruite. Je ne prétends pas, a dit *Théobald*, à l'honneur des bonnes plaisanteries, ce seroit ressembler à l'âne de la fable ; c'est à ne pas ennuyer que se bornent mes prétentions & mes vœux.

Restez, *vous*, *Théobald*, restez de grâce comme vous êtes, a dit *Emilie*. Pour

moi j'espère qu'il ne m'arrivera plus de rire aussi mal à-propos que l'autre jour, & si cela m'arrive, ayez quelque indulgence pour de vieilles habitudes. J'aurai toujours plus de plaisir à admirer de belles choses qu'à m'amuser de choses ridicules; mais l'un, je l'ose dire, est autant de notre nature que l'autre, & je crois la comédie aussi ancienne qu'aucune autre production de l'esprit. Aujourd'hui le rire n'est guères de saison. *Constance* n'a pas tort de dire que les temps actuels sont graves. L'état dont vous m'avez tirée, & dont tant d'autres ne seront point tirés, & où tant d'autres encore sont menacés de tomber, est tout au moins grave. La gaieté y sied moins que la raison. Ce n'est qu'avec de la raison qu'on peut l'empêcher de devenir humiliant & triste. Rois, peuples, grands & petits, tous

ont

ont besoin de regarder où ils vont ; l'ornière de la vie, comme l'a dit *Constance,* est interrompue, la route est difficile, & toute distraction est dangereuse. S'il étoit une nation plus sage que les autres, ce que j'ignore, & une autre nation plus aimable que les autres, ce n'est pas dans ce moment que la première devroit porter envie à la seconde. Pour vous, *Théobald,* n'enviez jamais rien à qui que ce soit. *Théobald* a baisé avec transport la main qu'*Emilie* lui tendoit, mais toute cette gravité nous conduisoit à un morne silence, si je ne me fusse mise à comparer les différentes manières dont s'égayent les différents peuples. *Théobald* m'y a aidée. Il a dit ne pas bien comprendre le *humour* des Anglois, ses allusions sont subtiles ; ne pas aimer la gaieté Française, elle ridiculise

toute chose; ne pas aimer la bouffonnerie Allemande, elle est grotesque & grossière. Il étoit prêt à décider qu'il ne sympathisoit avec aucune sorte de gaieté, & se plaignoit de la nature qui lui avoit refusé une faculté qu'elle accordoit à tous les hommes, quand je lui ai demandé si *Don Quichotte* & *Sancho* ne le faisoient pas rire; ils l'ont fait rire mille fois. N'est-il pas pourtant plaisant que ce soit chez le plus grave de tous les peuples que nous ayons trouvé une gaieté irrésistible? *Cervantes* a fait rire ses compatriotes, après cela il étoit bien sûr de faire rire toutes les nations.

Ce 21 *Décembre* 1794.

LET-

LETTRE V.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

HIER il m'est arrivé de dire que de tous les beaux esprits mes contemporains, *Bailly* étoit le seul avec qui la lecture de ses ouvrages m'eût donné le désir de vivre. Chacun s'en est montré surpris.—Quoi Madame de *Sillery!* . . . J'admire, ai-je dit, quelques unes de ses petites comédies, je fais cas de cet esprit rapide & expéditif que je trouve dans tous ses ouvrages, j'y reconnois à la fois sa vocation & le talent de la remplir. On devoit l'établir inspecteur-général des écoles de

la République Françoise,† mais je ne m'en tiens pas moins à ce que j'ai dit.—Et *Bernardin de St. Pierre ?—Paul* & *Virginie* n'ont point d'admirateurs plus ardents que moi, ai-je répondu; comme je connois leur soleil, leurs palmiers, leurs habitations, je vis avec eux, je me promène avec eux où je les rencontre; enfants je les caresse; adolescents je les admire; cependant je m'en tiens à ce que j'ai dit. Mais laissons-là les auteurs vivants & remontons plus haut. Aurions nous voulu vivre avec *Jean Jacques ?* Non, sans doute! s'est écrié chacun.—Avec *Voltaire ?* pas davantage.—Avec *Duclos ?* oui.—Avec *Fénélon ?* oh oui!

† [Il est aisé de voir que le Roman des *Chevaliers du Cygne*, n'étoit pas publié, lorsque l'auteur écrivoit ceci.]

Avec

Avec *Racine* ? oui.—Avec *La Fontaine* ? pourquoi non ? Ici nous avons été interrompus. Vous pouvez, Monsieur le Commandeur, vous amuser à continuer ce scrutin. Je pense qu'en général j'aimerois mieux avoir à vivre avec un auteur qui ne le seroit devenu que par nécessité ou par une impulsion irrésistible, qu'avec celui qui se seroit mis à l'être de son plein gré & par choix, c'est-à-dire par amour-propre. Mais peut-être qu'après tout, le meilleur n'en vaudroit rien, du moins sous le rapport dont il s'agit. Tous ces gens-là sont sujets non seulement à préférer leur gloire à leurs amis, mais à ne voir dans leurs amis, dans la nature, dans les événements, que des récits, des tableaux, des réflexions à faire & à publier, & souvent ils méconnoissent les objets & permettent à leur esprit de

les

les dénaturer pour les mieux plier à l'usage qu'ils en veulent faire. Il ne s'agit pas pour eux de la chose, mais de l'effet. Un peintre pour l'amour de son tableau renverse une bonne maison & la change en une masure. Je doute que *Rousseau* ait jamais vu aucun objet tel qu'il étoit. Ceux qu'il vouloit louer, ceux dont il vouloit se plaindre, sont devenus à ses yeux ce qu'ils devoient être pour que des portraits charmants ou hideux pussent porter leur nom. Quant à *Voltaire*, il ne se donnoit pas la peine de se tromper lui-même, il lui suffisoit d'en imposer aux autres, il disoit ce qu'il lui convenoit de dire. Je pourrois porter mes exemples beaucoup plus loin; mais j'en ai dit assez pour vous mettre sur les voies, & vous faire partager avec moi l'amusement

ment que ces examens & ces appréciations m'ont donné.

Des auteurs, nous avons passé assez naturellement aux études. Seroit-ce un bien, seroit-ce un mal que la majorité d'une nation fut plus instruite qu'elle ne l'est, ou en d'autres termes, une portion de lumière telle que peuvent l'acquérir des artisans & des laboureurs par le moyen de l'instruction, seroit-elle utile ou nuisible, soit à eux, soit à la société à laquelle ils appartiennent. Cette question est si vaste, si difficile à décider, que nous nous en sommes tenus à des doutes & des conjectures ; mais après la discussion la plus froide, la plus raisonnable dont nous soyons capables, *Théobald* qui ne perd jamais de vue ses pupiles, comme il appelle les habitants d'Altendorp, a décidé

décidé qu'il prendroit dans chaque famille le jeune homme que ses parents diroient avoir le plus d'intelligence, & qu'il lui feroit apprendre d'abord à lire & à écrire, l'arithmétique, la géographie ; ensuite les principes de la langue Allemande, en même temps que ceux de toute logique & rhétorique, & enfin un sommaire des loix du pays. Là où il n'y aura point de garçons, on prendra une fille si leurs parents y consentent ; de sorte qu'il y aura dans chaque famille quelqu'un qui en saura plus que les autres, & que l'on pourra consulter. Deux heures par jour suffiront à ces différentes études, qui seront continuées pendant trois ans. Après trois ans on procédera à un nouveau choix & on commencera un nouveau cours. En Hyver, les leçons se donneront dans l'orangerie du château ; en Eté dans la vieille

vieille chapelle que vous connoissez. Chaque jour *Théobald* accompagné de sa mère, d'*Emilie* ou de moi, ira jetter un coup-d'œil sur le maître & sur les écoliers, pour les obliger à respecter l'ordre établi & juger des progrès. Après cela, quand les jeunes gens seront hors des classes, il faudra avoir quelques livres à leur mettre entre les mains; & c'est à se procurer ces livres qui leur conviennent, que *Théobald* prétend mettre tout son discernement & toute son activité. On se gardera bien de les qualifier *d'ouvrages pour le peuple*, car ce seroit inspirer de la défiance à ceux qu'on veut instruire; c'est comme si on leur disoit : il y a des vérités que nous nous réservons; vos esprits grossiers ne les pourroient comprendre; d'ailleurs, nous redoutons l'usage que

vous

vous en pourriez faire ; contentez-vous des objets que nous voulons bien vous présenter, encore ne vous sera-t-il permis de les considérer que sous le point de vue sous lequel il nous convient que vous les envisagiez. . . Nous vous en montrerons certaines faces & nous vous cacherons les autres. Ah ! loin de nous un artifice aussi grossier qu'insultant. Dans notre bibliothéque publique, il n'y aura point de fictions, par-conséquent point de voyages. Des livres d'histoire, de physique pratique, de médecine pratique, des extraits des meilleurs sermons & autres livres de morale : voilà ce qui la composera. *Théobald* dit qu'il fera les livres s'il ne les trouve pas tout faits. Dès demain il ira avec *Emilie* à la quête des écoliers. Le fils du maître d'école, jeune homme instruit

instruit & rangé, est l'instituteur qu'il leur destine. *Théobald* n'aura garde d'exiger qu'on n'envoye pas les autres enfants à l'école commune. Mais il n'encouragera pas leurs études, & il favorisera au contraire leurs travaux ruraux où méchaniques.

Que dites-vous, Monsieur le Commandeur, de notre projet ? ne sommes-nous pas modestes ? du moins nous ne prétendons pas comme vous le voyez, fonder de nouvelles sciences sur de nouvelles bases ; enseigner par exemple une morale indépendante de la religion, nous ne prétendons pas recréer *ab ovo* les têtes humaines. Contents de fournir quelques aliments à la pensée, & de la guider plus ou moins dans son premier essort, nous la laisserons ensuite se

conduire elle-même, & elle pourra s'égarer, se retrouver, ou se perdre à son gré.

Ce 25 Decembre, 1794.

LET-

LETTRE VI.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

LE cours est commencé, nous avons quatorze garçons & trois filles. Ce qui a restreint le nombre des écoliers, c'est que *Théobald* n'a pas voulu d'enfants au-dessous de dix ans, ni au-dessus de quinze. Il a donné un adjoint à notre jeune maître, c'est un Hollandois né en Nord-Hollande sur les bords du Zuiderzée, dans un de ces villages où Descartes inspira le goût de l'algébre & de la géometrie ; ce goût s'y est conservé ; la plupart des maîtres d'école y enseignent les mathématiques ; beaucoup de

paysans les étudient & deviennent de bons calculateurs & d'habiles méchaniciens. Les disputes politiques ennuyoient depuis long-temps l'Archiméde Hollandois ; la guerre l'étourdissoit : sans attendre le siége il a quitté Syracuse. Par son moyen nos enfants apprendront parfaitement l'arithmétique, & nous avons ajouté l'arpentage aux autres sciences dont nous essayons de les douer. Je vous entretiens de tout ceci, Monsieur le Commandeur, avec une grande confiance. Vos idées, je le vois, se portent sur des objets très-semblables à ceux qui occupent les nôtres ; vous vivez avec des gens instruits ; j'en suis fort aise. S'il est douteux que l'instruction convienne aux classes laborieuses de la société, il me paroît bien certain qu'elle est nécessaire à la classe oisive.

Il me tarde que le Comte revienne, sa femme m'est à charge... hors le roman du jour dont tout le monde parle, elle ne peut rien lire; hors quelques ouvrages de mode elle ne peut rien faire; hors quelques aventures amoureuses ou galantes, elle ne peut s'intéresser à rien. *Joséphine* qu'elle dédaigne est en effet trop bonne compagnie pour elle, & quand ce ne seroit pas la situation qui leur est commune & qui forceroit la Comtesse à faire asseoir devant elle la chambriére, je ne crois pas qu'elle en tirât plus de parti qu'elle ne fait. La sage-femme avec son caquet est de quelque ressource. Elle a appris son métier dans des villes où la Comtesse connoît beaucoup de gens & en raconte tant qu'on veut les histoires scandaleuses. Mais de tems en tems on trouve qu'elle s'émancipe

trop ; qu'il n'y a point assez de digaité à se laisser amûser par une femme de cette espèce, & faisant rentrer la causeuse dans le néant, on n'a plus de société que l'ennui & l'humeur. Les lettres du Comte ne sont guères satisfaisantes ; une modique pension est tout ce qu'il se flatte d'obtenir. Seule la Comtesse auroit peine à se faire recevoir chez aucun de ses parents, & l'enfant qui naîtra double la difficulté.

Vous prévoyez avec plaisir, dites-vous, que Marat sera bientôt chassé du Panthéon François ? pour moi j'avoue que cela m'est assez égal & me seroit égal quand même je m'intéresserois beaucoup aux autres choses qu'on fait & défait dans ce pays-là. Pourquoi un Panthéon ? pour quoi des Apothéoses ?

Voltaire

Voltaire & *Rousseau* à votre avis, ressemblent-ils à des dieux ? Je comprendrois peut-être qu'un homme qui ne seroit connu que par quelqu'action éclatante, un conquérant tel que Bacchus apportant à ses sujets le sep, la vigne, parmi ses trophées ; un Hercule délivrant son pays de tyrans & autres monstres, je comprendrois, dis-je, comment la reconnoissance & l'admiration pourroient les déïfier, leur vie privée, leurs actions journalieres, leurs grandes prétentions, leurs petites querelles, ne viendroient pas, bien connues, bien appréciées, dénoncer l'homme & détruire le dieu. Mais *Rousseau*, mais *Voltaire*, n'ont-ils pas, comme on dit, donné leur mesure à tout le monde ? L'un étoit le plus bel esprit, l'autre le plus admirable écrivain qui ait jamais été. Mais loin qu'à mes yeux cela les divinise, je ne sais

sais s'il n'y auroit pas dans l'esprit que l'un prodigue, & dans les phrases que l'autre arrange si admirablement, quelque chose qui pourroit nuire à la dignité d'un grand homme. Il est des hommes que, soit mérite éminent de leur part, soit illusion de la nôtre, nous sommes tentés de mettre dans notre estime au-dessus de la condition humaine, ces hommes ne seroient-ils pas en quelque sorte déparés par ce qui la gloire de ceux auxquels on prétend ériger des autels ? ils ont plus fait, ils ont moins dit & ne se sont pas piqués de si bien dire. Croiroit-on louer *Lycurgue* ou *Solon*, *Epaminondas* ou *Germanicus* en disant qu'ils avoient beaucoup d'esprit & qu'ils écrivoient supérieurement bien ?

L'ecri-

L'écrivain, le bel esprit se donne à mon gré trop de mouvement, se montre trop aux yeux de la multitude pour n'en pas perdre quelque chose de sa dignité, & Cicéron seroit à mes yeux un grand homme si je ne connoissois de lui que son consulat. J'aime bien mieux qu'il ait été tout ce qu'il étoit : moi aussi je gagne à ce qu'on a fait pour le public & pour sa glorie, car je suis une portion du public, & l'on cherche mon suffrage quand on prétend aux suffrages de tous ; mais qu'on ne me demande pas pour ceux qui l'ont recherché un culte que je ne puis leur rendre ; en général qu'on ne demande pas pour soi ni pour autrui l'oubli des bornes de toute perfection humaine. Quoique l'exagération publie ; de quelque orgueil qu'on se gonfle, je vois des erreurs avec des clartés, de la foiblesse avec

TAYLOR INS. OXFORD

avec de la force, & la vaine enflûre que l'on prête aux objets ne me dispose que davantage à chercher & à mesurer au juste leur véritable grandeur.

Ce 28 *Décembre* 1794

LET-

LETTRE VII.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

DÉJÀ des difficultés, des peines, des rabbat-joie, dans notre établissement: qu'on se flatte de recommencer la société toute entière quand on ne peut seulement établir comme on le voudroit une école à Altendorp! Le premier jour de l'an *Théobald* recevant à la place de son père les compliments de nos notables, vit dans la physionomie de l'un d'eux des marques de chagrin. Il lui en demanda la cause & apprit que les enfants de cet homme ayant tous plus de quinze ans, ne participoient point aux

aux bienfaits de la nouvelle institution & qu'il en étoit désolé. *Théobald*, a demandé s'il y avoit d'autres pères de famille qui fussent dans le même cas; on lui a répondu qu'il y en avoit dix & qu'ils avoient délibéré de venir faire une humble représentation à leur jeune seigneur & le supplier d'admettre au cours un de leurs enfants, soit le plus jeune, intelligent ou non; soit celui d'entr'eux qui auroit le plus d'aptitude, comme dans les familles où les enfants avoient l'âge requis.

Je ne puis rien changer à mon plan, a dit *Théobald*, mais je penserai à ce que vous venez de me dire; revenez demain apprendre de moi ce que j'aurai résolu. Il étoit peiné en me racontant cela; il avoit peur de mes réflexions. Je n'en ai fait aucune de celles qu'il craig-

craignoit & j'ai très-sérieusement examiné avec lui ce qu'il y avoit de mieux à faire. C'est à ses dépens qu'il arrête la fermentation que la jalousie commençoit déjà à exciter. Car on s'étoit permis de dire qu'il vaudroit mieux supprimer le cours que de n'en pas rendre le bienfait plus général. Dix écoliers choisis par leurs parents, comme dans de plus jeunes familles, viendront deux fois par semaine prendre une leçon de *Thiobald* lui-même & dans son propre appartement. Le jeune maître qui n'est pas plus âgé que l'ainé de ses nouveaux écoliers, ne sera là que sous-maître, ou plutôt il y sera écolier. On ne s'y occupera que des études par lesquelles devra finir l'autre cours & dans lesquelles il est encore plus expert. Son dessein étoit bien d'apprendre pour se préparer à enseigner & ce nouvel

établissement lui en facilite les moyens. *Théobald* qui a l'esprit fort net lui donnera tout à la fois des leçons de grammaire, de logique, de jurisprudence & d'enseignement. Pour lui cette école ressemblera parfaitement aux écoles normales qu'on prétend établir à Paris. Les autres écoliers forment un singulier assemblage. L'un d'eux est fort ignorant, un autre fort rustre, un autre croyoit tout savoir avant l'institution Théobaldienne, & le dépit d'ignorer nuit chez lui au désir d'apprendre; enfin *Théobald* aura bien de la peine, & déjà il voit que rien n'est aisé de ce qu'on veut faire faire aux hommes, ni de ce qu'on veut faire pour eux.

Je tremble que vous ne soyez mécontent de la lettre où, à propos du Panthéon, je vous parle de *Voltaire* & de

de *Rousseau*. Vous trouverez que pour juger s'ils étoient dignes des hommages de la société, il falloit examiner s'ils en ont été les bienfaiteurs; mais je suis incapable d'un pareil examen. La chose est trop compliquée pour ma foible tête; d'ailleurs de quoi s'agiroit-il dans cette question ? de l'intention ou de l'événement ? de ce qu'ils ont voulu ou de ce qu'ils ont opéré ? c'est ce dernier point qui est trop difficile pour moi. Quant à leur intention, je crois qu'elle a été vaine, diverse, ondoyante, selon l'expression de *Montagne*. *Voltaire* est peut-être le plus vain des deux, *Rousseau* le plus divers. Tantôt il excite ses compatriotes, tantôt il les appaise; tantôt il veut qu'ils ressentent ses injures, tantôt qu'ils les oublient. Cet oracle que l'on consulte sans cesse, après

avoir vanté mille fois le prix inestimable de la liberté, dit qu'elle seroit trop achetée, si elle l'étoit par une goutte de sang. Oh! qu'il est naturel qu'on ait de l'autorité sur la multitude, quand tour à tour on flatte avec art des penchants opposés! ici la révolte est sanctifiée, là c'est la soumission; et l'inconséquence elle-même, si elle ne peut citer une éloquente page où elle soit érigée en vertu, trouvera du moins à s'étayer d'un grand exemple.

Une autre question intéressante à laquelle vous penserez & à laquelle j'avoue n'avoir pas pensé d'abord, c'est le bien ou le mal que peuvent faire à un peuple l'hommage qu'on l'accoutumeroit à rendre à certains hommes. Mais ici la question ne m'effraye point;

je

je prononce hautement contre de pareils hommages. Il me semble qu'on devroit se faire scrupule de préparer à l'esprit humain une éternité d'enfance ; certainement ceux qui vont renouvellant sans cesse ses poupées ne veulent pas qu'il sorte jamais de tutelle.

Ce 5 Janvier 1795.

LETTRE VIII.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

JE vous parlois, il y a huit jours, de la disproportion que je trouvois entre certains hommes & les honneurs qu'on leur décerne. J'y ai pensé bien souvent depuis. A mon avis toute disproportion de ce genre est choquante, & la modestie me paroît être bienséante & nécessaire par-tout. On cherchoit, on demandoit à Cambrai, l'église & la chapelle où étoit déposé le corps de *Fénélon*, & l'on s'en approchoit avec respect; on s'y recueilloit avec une

sorte de dévotion. Je ne me souviens pas si j'y ai vu son buste. Je pensois en regardant la pierre qui le couvre, à ses vertus, à sa douceur, à lui, à son éleve. On va voir à Strasbourg le monument du Maréchal de *Saxe*. Quand il seroit mieux ordonné qu'il ne l'est, je l'aurois trouvé trop grand, trop bruyant pour ainsi dire. Ce n'étoit pourtant qu'un homme: voilà ce que l'on pense en voyant ce fracas. Mais ce ne sont pas seulement des monuments funebres trop superbes qui rapetissent en quelque sorte ceux auxquels on les érige. Un homme, un prince vivant m'a toujours paru petit dans un vaste palais. Je pense qu'au milieu de leur faste les princes Asiatiques se seroient montrés avec tant de désavantage, que c'étoit un motif de plus pour se cacher.

Alors,

Alors, si ne les voyant pas l'on jugeoit d'eux par leur demeure, ils devoient en imposer beaucoup, Trop de simplicité nuiroit sans doute au respect du vulgaire, trop de faste nuit à toute espèce de respect. Le fastueux que le sort ou notre imagination dépouille de ce qui l'entoure, devient ridicule. C'est un roi de théâtre deshabillé. Peut-être ne fait-on pas assez d'attention aux effets nécessaires, immanquables, plus physiques que dépendant de la réflexion, du rapprochement de certains objets. Il me semble qu'on se sent triste dans une vaste forêt, quand même on ne peut y avoir peur. Ces arbres sont si hauts & quoiqu'ils ayent beaucoup vécu, ils vivront encore tant d'années ! pour nous nous ne pouvons atteindre qu'à leurs branches les plus basses ; notre automne, notre hyver va venir & il ne

reviendra

reviendra point de printemps. Nous n'avons que quelques instants à vivre.

Dans un temple grand & majestueux l'homme se perd en quelque sorte & pénétré de son néant il s'effraye & s'humilie devant l'invisible divinité. A la verité toute impression de cette espèce s'affoiblit peu à peu; rien n'étonne toujours, rien même ne frappe long-temps. . . . . *L'accoutumance* enfin nous rend tout familier. Les organes aussi ne sont pas également sensibles chez tout le monde. Quant à moi à moins que je ne lise ou n'écrive, je n'ai pas les mêmes pensées dans un salon fort exhaussé que dans un cabinet d'entre-sol; dans un grand bois que dans un petit jardin; à Vincennes qu'à Trianon, & je me suis imaginée qu'un enfant élevé dans la rue St. Honoré ne

ressembleroit pas au même enfant élevé près de la Sorbonne. Peut-être me trompé-je, mais ceux qui comptent pour rien ce que j'exagere, se trompent aussi.

Hier nous parcourumes les voyages d'*Arthur Young*. Il trouvoit mauvais que les plus beaux châteaux de France *eussent vue* sur des toîts ; j'ai trouvé bien plus mauvais que de magnifiques châteaux modernes, *fussent vus* si près des plus misérables cabanes ; voilà bien la plus choquante de toutes les disproportions. Comment ne craignoit-on pas l'effet de ces comparaisons que l'on provoquoit ? je trouvois dans un rapprochement si monstrueux le goût choqué, le cœur blessé, la turpitude des mœurs & du gouvernement mise à nud. Quelqu'un disoit à un nouveau riche, vous

vous soupez bien & donnez souvent à souper à vos amis, c'est fort bien fait, mais par égard pour vos voisins, mettez une sourdine à votre tourne-broche. Je ne crois pas que le nivellement des fortunes soit possible & je conviens sans détour que je suis fort éloignée de le désirer, mais j'espère que par-tout on va épargner le bruit du tourne-broche à celui qui ne devra pas manger du rôti. J'espère que partout chacun voilera son luxe; la prudence le veut, la générosité exige davantage, elle veut qu'on diminue le luxe privé, les jouissances égoïstes, & que les grandes fortunes se popularisent. Riches, si vous voulez qu'on vous pardonne vos richesses, ne vous contentez pas d'être charitables, soyez généreux. Il est difficile de donner le bonheur, mais facile de donner quelque plaisir. Amu-

sez le pauvre, partager avec lui vos amusements. En hyver, ayez pour lui s'il se peut quelque spectacle qui l'égaye; en été des bains qui le rafraîchissent, des promenades qui le récréent. Ainsi vous étoufferez dans son ame la réflexion triste & envieuse, & jamais il ne songera à vous arracher une fortune, grâce à laquelle sa pénible carrière sera semée de quelques fleurs.

Ce 19 Janvier 1795.

LETTRE IX.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

VOUS consentez donc qu'on honore en *Voltaire* la tolérance qu'il a préchée & inspirée, en *Rousseau* les vertus domestiques qu'il a enseignées & rendues si touchantes & si belles, ainsi des autres auteurs. Si cela se pouvoit universellement j'y consentirois peut-être aussi. Je conviens que chez les peuples où il n'y a point de fêtes religieuses ni pour ainsi dire de culte extérieur, il y a beaucoup de songes-creux qui tombent les uns dans la misticité, d'autres dans un inquiet scepticisme, & que si l'on y

est un peu plus raisonnable on y est beaucoup plus triste qu'ailleurs.

Il est en toute chose du pour & du contre, & j'ai d'autant moins le cœur à la dispute, que je vois tous les jours des raisons de douter de ce que j'avois cru indubitable. Mais quant à *Rousseau* & *Voltaire*, prenez-en votre parti; tous les saints de la légende tomberoient devant ces nouveaux demi-dieux qu'ils n'en réussiroient pas davantage. On peut dire du demi-dieu comme du grand-homme qu'il n'en est point pour son valet de chambre; or tous les lecteurs sont les valets de chambre de ces gens-ci.

Je le répéte, tous les jours après avoir soutenu une opinion, j'en prends une autre & je finis par n'en avoir aucune.

Les républiques, au moins celles qui ne sont pas infiniment grandes, me plaisoient beaucoup & je redoutois la volonté d'un seul ; eh bien, je vois distinctement que tout ce qui n'est pas conçu & ordonné par un seul, puis exécuté avec une obéissance implicite & servile, va tout de travers. Quand plusieurs personnes ont en commun ou tour à tour l'initiative des projets, aucune d'elles n'affectionne le projet qui n'est pas le sien. Souvent on le comprend mal, on l'adopte toujours froidement ; l'exécution en est lente & imparfaite. Voyez une maison particuliere, une maison de commerce, une manufacture, un vaisseau, une flotte, une armée, tout prouve ce que j'avance. Voyez l'univers ; plusieurs dieux ne pourroient ni l'avoir fait ni le gouverner. En conclurai-je qu'il faut absolu-

ment dans un état un maître, unique, qui voulant tout ce qui est bon puisse faire tout ce qu'il veut ? oh je ne verrois point d'inconvénient à le décider. Mais où trouver un maître, un roi, tel que je le demande ? & puis ses ministres ! . . . & puis son successeur ! . . . . plus on y pense, plus ce gouvernement, le seul qui soit susceptible d'être vraiment bon, fera peur, tant il aura de manières & de moyens de devenir détestable. Voici un autre sujet de douter. Quelque chose va mal, je suppose dans cette maison-ci ou dans cette terre, certains abus se sont glissés dans la répartition des travaux ou des redevances ; faut-il changer cela tout d'un coup, dut-on mécontenter ceux qui souffriroient du redressement, beaucoup plus encore qu'on ne pourroit réjouir ceux qui y gagneroient ? gardez-vous

en

en bien ; n'excitez pas ce grand mouvement dans les esprits ; n'essayez d'arriver au mieux possible que par degrés ; il faut se contenter de louvoyer, comme dit le sage *Malesherbes*, en parlant de certain édit sur les Protestants. . . . . Eh ! mon Dieu, quel exemple ! direz-vous. L'édit en question qu'on avoit fait en attendant mieux a pesé sur les Protestants tout près d'un siècle. Il ne faut louvoyer que quand on est assuré de gouverner assez long-temps le vaisseau pour pouvoir changer à propos sa direction, autrement on risque de le faire aller à mille lieues du port, & peut-être ira-t-il échouer contre un roc, ou se perdre dans des sables. J'allois être de votre avis ; j'allois dire, il ne faut pas se contenter de louvoyer, il faut à force de voiles & de rames aller droit au but, fut-ce contre les vagues impétueuses

tueuses de la grosse mer, mais mon esprit vient de se porter sans dessein sur la France, sur le monde, & je me suis arrêtée, & j'ai douté, & j'ai béni mon destin de n'avoir à conduire qu'une petite nacelle, & en la conduisant mal, de ne pouvoir noyer que moi. Les intriguants moins timorés se jouent des empires & des peuples. Que je hais leur dangereuse audace ! que je méprise ces ames vuides au dedans & cherchant toute leur existence hors d'elles-mêmes ! leurs bonnes intentions ne sont qu'inquiétudes & leur bienfaisance n'est que vanité.

Il a passé ici plusieurs émigrés François venant de la Hollande, *Joséphine* qui va & vient encore rencontra hier une femme grosse qui parroissoit très-fatiguée. Elle la mena chez son beau-père

père, puis vint demander la permission de lui offrir un lit pour la nuit qui approchoit. *Emilie* & moi nous ramenâmes *Joséphine* & restâmes tout le soir avec l'émigrée, qui se trouva être une femme de très-bonne compagnie. Madame de *Horst* y étoit. Elle se plaignit de son état, de son ennui. *Et moi, suis-je sur des roses!* dit l'émigrée en souriant. Madame de *Horst* fut la seule qui ne l'entendit pas. Eh bien, voilà une obligation que les gens sensibles & judicieux ont au deuil qui couvre l'Europe. Ils rougiroient de parler de leurs pertes particulieres, ils dissimulent des maux légers & de petites humiliations. Depuis plus de trois ans, je vois, j'entends *Gatimosin* par-tout & la plainte commencée meurt sur mes lévres, & dans le silence au

quel

quel je me force, mon ame se rallentit.

Emilie protége la Comtesse, elle prétend n'avoir que si peu de mérite au-dessus d'elle, & en revanche tant de bonheur qu'il seroit barbare de la négliger. *Théobald* l'a pourtant priée de lui faire grâce de cette comparaison.

Je parlois l'autre jour de Paris & me rappellois ce qu'à propos du goût, vous aviez dit de ses édifices; à quoi bon, Monsieur le Commandeur, les faire plus majestueux & y mettre plus d'unité & d'ensemble? le fripier, le perruquier, le marchand d'estampes s'en empareroient-ils moins de la colonne, de l'architrave & du fronton?

Ces

Ces soubassements, garants trompeurs d'une grande solidité, & que l'on fait même trop hauts pour la colonnade qu'ils soutiennent, en seroient-ils moins minés & percés à jour par des peuplades entières d'habitans ? un tems étoit où je trouvois tout cela plus gai, plus agréable, plus beau même que n'eussent été des édifices plus parfaits & plus respectés. La tête d'un enfant, un oiseau sautant dans sa cage, une fleur, un branchage verd, me paroissoient des décorations préférables à un triglyphe, une muffle, une rosette, une feuille d'acanthe taillés par la main d'un sculpteur. C'est ainsi qu'est la nature, me disois-je, dans le tronc d'un vieux arbre l'abeille trouve une ruche ; dans son feuillage la fauvette fait son nid ; l'ame, la vie industrieuse & empressée

pressée se glisse par tout. Regardez l'air, il vit, la terre, elle respire. Remuez, retournez cette vieille pierre, vous la verrez couverte d'êtres vivants . . . Mais, ô ciel ! que de guêpes, de rats, de serpents sortent de leurs repaires ! je les ai vus prêts à se jetter sur moi, j'ai fui dégoutée autant qu'effrayée.

Ce 23 Janvier 1795.

P. S. Il me semble que beaucoup de choses s'expliquent par l'immense population de Paris. Il y étoit plus intéressant qu'ailleurs de se tirer de la foule dont on couroit risque d'être écrasé. De là tant d'apreté à la poursuite de la fortune & des distinctions. Il y étoit plus facile qu'ailleurs de se cacher

cacher dans la foule; de là si peu de crainte du blâme & de la honte. Si je ne réussis pas à pouvoir briller, se disoit-on, je ferai en sorte de n'être pas apperçu; & de ce rassemblement qu'est-il sorti !

LETTRE X.

Emilie, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

JE suis chargée, Monsieur le Commandeur, de vous apprendre un événement fort étrange. *Constance* n'a pas le temps de vous le mander, & ne veut pas que vous l'ignoriez, quatre jours de plus que vous n'y êtes condamné par la distance où vous êtes ; c'est un vol, dit-elle, qu'on vous feroit. . . . . .

(*Théobald* continue.)

Emilie vous fait trop languir ; deux petits garçons l'un très-noble, l'autre très-roturier, ont été si bien mélés &

confondus que jamais il ne sera possible de dire : voilà le fils du Comte & de la Comtesse de *Horst*; voilà celui de *Henry* & de *Joséphine*.

(*Emilie* reprend.)

Je vous raconterai comment cela est arrivé. La Comtesse qui souffroit depuis deux ou trois jours, sentit hier vers le soir des douleurs fort vives. *Joséphine*, se trouvant par hazard dans sa chambre, a voulu appeller bien vîte la sage-femme qui étoit dans l'autre habitation. Vous connoissez les marches qu'il faut descendre, elle est tombée, & sa chute a sans doute accéleré le moment de ses propres douleurs. Deux heures après la Comtesse est accouchée d'un fils que la sage-femme, pressée d'aller auprès de *Joséphine*, s'est contentée d'envelopper dans des langes

& des couvertures préparées pour cela, puis elle l'a posé sur un lit de repos, défendant à Madame *la Croix*, qui étoit là, de le toucher en aucune manière, & dès-que la Comtesse a été arrangée dans son lit elle a couru à *Joséphine*, qu'elle a délivrée aussi-tôt. Des langes & des couvertures semblables à celles qui enveloppoient l'autre petit garçon ont été jettées autour de celui-ci, & comme la sage-femme trouvoit la chambre de *Joséphine* moins chaude que celle de la Comtesse & que l'air étoit très-froid, elle a aussi-tôt porté cet enfant sur le même lit que l'autre, ordonnant expressément qu'on ne le découvrît, qu'on ne le touchât pas. Alors elle est retournée auprès de *Joséphine*, & lui a rendre les soins nécessaires. Sur ces entrefaites le Comte est arrivé de voyage, & sachant que sa femme venoit d'ac-

coucher, il est entré bien doucement dans sa chambre. Comme elle ne parloit pas, il a cru qu'elle dormoit & n'a osé lui parler ; mais ayant apperçu un enfant il l'a pris, puis un autre enfant, il l'a pris aussi, les reposant & les reprenant tour à tour & au hazard, & dérangeant ce qui les couvroit, sans faire aucune attention à la manière dont ils avoient été placés. Elle en a donc fait deux ? a-t-il dit tout bas à *Mathilde*, qui étoit près du lit de la Comtesse. Celle-ci qui ne dormoit pas, a dit : non assurément ; un est déjà trop, & fut-ce un ange que j'eusse mis au monde, la douleur en passe le plaisir. Mais donnez-moi mon fils que je le voye. Lequel des deux est le votre ? a dit le Comte . . . . Vous devinez le reste. Au milieu des cris, des pleurs, des évanouissements de la Comtesse, la sage-femme

femme disoit : pourquoi les toucher ; je savois comment je les avois posés, l'un au pied du lit, l'autre à la tête. L'excuse du Comte étoit toute simple ; celle de *Mathilde* étoit prise dans le respect qui lui fermoit la bouche. Comment oser dire à Monsieur le Comte qu'il ne falloit pas toucher ces enfants ? je pense que tout le blame du *qui pro quo* tombera sur *Constance* & sur moi qui n'avons mis aucune différence entre les langes de l'enfant de qualité & ceux de l'autre enfant ; mais la Comtesse auroit dû s'occuper à marquer ce qu'elle auroit choisi.

Constance a passé la nuit auprès de la Comtesse & a pleuré avec elle. *Théobald* y est allé ce matin, & elle a ri avec lui.

(*Théobald* continue.)

Oui,

Oui, elle a ri, j'ai ri, Héraclite auroit ri. Eh le moyen de ne pas rire en imaginant les effets bisarres, les embarras ridicules qui naîtront de cet inextricable *imbroglio?* . . . . . *qui pro quo,* n'en déplaise à ma femme, n'est pas le mot. *Qui* & *qui* (car ici nous parlons Latin) n'ont pas été mis à la place l'un de l'autre. Ils entrent tous deux dans le monde de front & sans qu'on puisse même placer l'un à gauche & l'autre à droite. Jamais il n'y eût d'égalité pareille, malgré ce que bien des gens appellent une grande inégalité.

On croit que le chagrin empêchera qu'il ne vienne du lait à la Comtesse, mais *Joséphine* en a déjà ; déjà elle a fait tetter les enfants, & elle a dit que s'il lui vient du lait en abondance, comme elle s'en flatte, elle demandera à

à les nourrir tous deux. Le Comte le sait & en est touché. Sa femme seule se désole & tient des propos dignes de son mauvais sens. On lui parle comme à un enfant sot & ridicule ; le plus beau, disent les commères du village, sera sûrement le vôtre. Laissez faire, dans quelque mois on reconnoîtra la petite excellence à sa bonne mine. Il a été fait mention aussi de la force du sang, le sang parlera, disent les plus pédantes de nos matrones. Jusqu'ici le sang n'a dit mot au cœur de la Comtesse. Elle a voulu que j'entrasse chez elle pour recevoir ses douleurs, & se faisant donner les deux enfants, voyez, disoit-elle, comme celui-ci tord la bouche, ce ne peut être mon fils ; mais l'autre crie, quelle voix aigre ! mon fils ne crieroit pas comme cela, je les ai portés à *Joséphine* qui leur a tendu

tendu des bras de mère. Mon Dieu, m'a-t-elle dit, je crois qu'ils sont à moi tous deux. Ils seront baptisés l'un comme l'autre : *Théobald, Alexandre, Henry*, nés de .... puis les noms des quatre pères & mères ; ma mère veut les élever. Pour le reste la Chambre de Wetzlar en fera ce qu'il lui plaira.

Ce 30 *Janvier* 1795.

LET-

LETTRE XI.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

LA Comtesse se distrait, se console, prend soin de sa taille & des cheveux & croit n'avoir point d'enfant. *Joséphine* a deux enfants qu'elle soigne & nourrit avec une tendresse égale.

C'est tout de bon que Madame d'*Altendorp* les adopte, dès que *Joséphine* cessera d'être leur nourrice, Madame *Hots* sera leur *bonne*. *Emilie*, dit Madame d'*Altendorp*, aura j'espère ses propres enfants à élever & ne devra pas être contrariée. Comme il arrive trop sou-

souvent, par la foiblesse d'une grand'-mère. Il est bon par conséquent que cette grand'mère soit occupée d'un autre soin. D'ailleurs le gouvernement de la maison va bientôt regarder *Emilie*, & il faut que *Joséphine* l'y puisse aider; c'est donc à moi & à Madame *Hots*, que l'éducation de ces deux équivoques enfants est dévolue. Je me charge de les mettre en état de vivre de leurs talents ou de leur travail, & s'ils n'ont ni talents ni activité, de leurs rentes. Voilà un arrangement aussi raisonnable que généreux, & en voici la petite piece. Deux jumeaux sont nés l'avant derniere nuit & leur mère est morte en couche. L'un est garçon, l'autre une fille. Leurs parents sont dans un dénuement total. Je les ai donnés à nourrir à une femme qui demeure avec son mari dans une maison écartée, & je lui payerai une fois

fois plus d'argent qu'elle n'en demandoit, à condition qu'on appelle *Charlotte*, le garçon baptisé *Charles*, & VICE VERSA; les habillant précisément l'un comme l'autre. Ces gens étoient Moraves & se sont lassés du gouvernement des Moraves, mais non de la simplicité & de l'austérité de leurs mœurs. Ils vivent presque seuls. La femme file, coud, tricotte; le mari laboure & fait des ouvrages de ménuiserie. Nous verrons si la vraie *Charlotte* tricottera, sera fine & gentille, coquette & caressante; si le vrai *Charles* prendra le rabot & le hoyau, s'il sera franc, brave, un peu brutal & fort batailleur. Je compte qu'ils pourront vivre jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans sans se douter de rien; & si le garçon alors a l'esprit & l'humeur d'une fille, la fille l'humeur & l'esprit d'un garçon, je le fais savoir par-

tout, & j'espère qu'on en dira beaucoup de pauvretés de moins sur les caractères essentiellement différents, & les facultés distinctives des deux sexes. Adieu notre exclusive délicatesse d'imagination, nos lumineux apperçus & ces saillies si heureuses, qu'elles atteignent aussi haut que les plus sublimes efforts de la raison. Nous serons d'autant moins dispensées de raisonner, que nous n'en serons plus jugées incapables. Je n'ai jamais eu foi à nos privilèges ni à nos désavantages naturels, & mille fois j'ai cru avoir démontré la fausseté des uns & des autres, en faisant remarquer à chacun qu'il connoissoit au moins une femme qui avoit plus de force de raison, & une autre qui avoit moins de délicatesse d'esprit, que tel homme foible, que tel homme délicat de sa connois-

sance. Cela devoit suffire, & il devoit être prouvé pour chacun qu'il n'y avoit rien dans la qualité d'homme & de femme qui déterminât, quoique ce soit relativement à nos facultés intellectuelles ; mais à un argument sans replique on ne laisse pas d'avoir mille choses à repliquer, & à la fin pour argument dernier, on en vient à vous dire que cette différence (prétendue) entre les caractères de l'homme & de la femme est un bienfait de la nature .... toute femme que je suis, je ne me laisse pas persuader un fait par l'utilité dont il pourroit être .... A propos, ce n'est pas avec notre Batave qu'on aura besoin d'ajouter à un argument concluant. Il ne permet pas qu'on s'arrête un instant à chercher de nouvelles preuves de ce qui est prouvé. Lorsqu'une proposition d'*Euclide* vient d'être démontrée ;

avez-vous compris ? dit-il à chaque écolier ; si l'on dit non, il recommence ; si oui, on passe aussi-tôt à autre chose. Et ne pensez pas que ce soit pour les seules mathématiques, c'est sur tous les objets, & dans toutes les affaires qu'il en use ainsi. Hier un de ses écoliers voulant chercher une seconde fois sur une table, ce qu'il n'y avoit pu trouver une première, il l'arrêta net.—avez-vous cherché attentivement ou avec distraction ? attentivement.—avez-vous acquis quelque nouveau sens depuis cette recherche ?—non.—Eh bien, c'est une chose faite ; si vous cherchez une seconde fois rien n'empêche que vous ne cherchiez une troisième, une quatrième & toute votre vie. Hier aussi un enfant ayant dit à d'autres qu'il avoit soufflé un vent du nord, montra de la neige jettée du nord au midi, & voyant

voyant qu'on n'étoit pas persuadé, il cherchoit d'autres preuves. Finissez, lui dit le maitre; avec ceux qui se refusent à l'évidence il ne faut point argumenter. Ce matin en entrant à l'orangerie, on a vu sur la terre d'une caisse d'oranges des traces de souris: allez vîte, a dit le maître, allez avant que la leçon commence, demander au iardinier des trappes que nous poserons tout-à-l'heure. Le petit garçon cherchoit chemin faisant d'autres traces de souris & en marchoit moins vîte; allez donc, lui a crié le maître, j'ai bien peur que vous ne soyez un sot, car le plus petit bout d'oreille prouve l'âne aussi bien que le corps de l'animal tout entier. En sortant de l'orangerie nous avons vu que le vent avoit ébranlé une petite maison de bois où l'on tient du charbon. Il faut étayer ceci, a dit le

Hollandois. Vîte qu'on aille chercher des poutres & des pierres. Les poutres ont été appuyées contre la maisonnette, les pierres ont affermi les poutres. Voilà qui est bien solide à présent, a dit le plus intelligent des jeunes ouvriers, & en même temps il est allé chercher encore quelques pierres. Que faites vous, a dit le maître ?—c'est pour plus de sureté—Allez, remportez cela tout de suite ; en toute chose, plus qu'assez est de trop.

Que dites-vous de ce laconisme ? il fait main basse sur beaucoup d'inutiles longueurs ; il gagne du temps & resserrant la pensée, il la rend plus distincte ; mais n'auroit-il point quelque chose de téméraire & de trop tranchant ? savons nous bien si assez est assez ? si le bout d'oreille qui nous paroît d'un âne n'est pas

pas d'un mulet ? le proverbe qui dit deux sûretés valent mieux qu'une, n'auroit-il pas plus de sagesse, & ne conviendroit-il pas mieux à l'imperfection des facultés humaines !

(*Théobald* continue.)

J'arrive de la leçon avec *Emilie*, Monsieur le Commandeur, & le Hollandois qui nous en impose, qui nous amuse ne donnera pas de nouvelles leçons ; j'ai fait la triste découverte qu'il est athée, & encore plusieurs de ses écoliers étoient présents. Le plus âgé d'entr'eux qui se plaît singulièrement avec cet homme, dont l'esprit est encore plus en *droite ligne* que l'esprit d'aucun autre mathématicien, cet écolier donc pour prolonger le temps, s'est avisé de lui demander après la leçon de quelle religion il étoit . . . d'aucune, a-t-il répondu, &

il

il est sorti. Aucune ! aucune ! ont répété les écoliers avec l'accent de la surprise & de la consternation.

J'ai expliqué qu'il y avoit une grande variété de sectes en Hollande, qu'apparemment il n'étoit ni Luthérien, ni Calviniste, comme quelques villages voisins d'Altendorp, & que son aversion pour parler, l'avoit engagé à éviter l'explication qu'une autre réponse auroit entraînée.

Constance a la bonté de me plaindre ; elle croit que ce contre-temps très-grand va déranger mon école ; mais je ne suis point encore découragé ! cependant je promets de ne point me roidir avec obstination contre les obstacles. C'est encore *Constance* qui sera

mon

mon sauveur, elle est dans ce moment à la quête de *Dan Prgal* pour l'engager à venir demain m'annoncer son départ. Je ne sais si elle l'y déterminera, je proportionnerai la force à la résistance, m'a-t-elle dit. Mais je compte autant sur la clarté des arguments de cette généreuse amie que sur sa bourse.

Laissons ce sujet, Monsieur le Commandeur, il m'afflige, m'oppresse; il attaque ma favorite chimère, & si je me livrois à tout ce que m'inspirent mes regrets, cette lettre seroit un traité.

Eh bien donc! nous sommes fort en goût de métaphysique expérimentale. D'abord les deux petits *Théobald*, car mon nom étant neutre on l'a préféré à ceux

ceux des deux pères; on verra si élevés l'un comme l'autre, quelque chose annonce chez l'un la noblesse & décèle chez l'autre la roture. Voilà une expérience forcée, & la chose à mon gré n'avoit pas besoin d'éclaircissements *ad hoc*. On sait ce qui en est. Puis les deux jumeaux; on verra si élevés de la même manière, mais sous une dénomination qui les puisse tromper à un certain point, & donner à leurs esprits une direction contraire à la direction accoutumée, nous verrons, dis-je, s'ils démentent ces opinions reçues. Je pense que non; *Constance* pense que oui: c'est un véritable *qui pro quo* arrangé tout exprès pour faire une expérience. Mais ces expériences sur l'enfance ne nous suffisant pas, nous en avons entrepris deux sur l'âge mur.

La

La première est de l'invention d'*Emilie*. Un homme originaire d'Altendorp, né à Berlin, valet de chambre dans sa jeunesse d'un homme en place, puis précepteur d'un prince, puis mari d'une comédienne Françoise & maître de langues, puis ivrogne & mendiant, vient d'arriver apportant des preuves de son origine Altendorpienne. Son inconduite & sa pauvreté n'ont malheureusement pas besoin de preuves. Qu'il se fasse cordonnier, a dit ma femme. . . . mais il a quarante-cinq ans au moins—n'importe. Helvetius soutient, dites-vous qu'on peut devenir tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ait des motifs suffisants; oui, de jeunes gens . . . . il se fonde sur la parité qu'il y a entre le cerveau & les sens du sot & de l'homme habile; or cet homme-ci a la vue fort bonne, il n'est

n'est ni imbécile ni paralitique ; c'est tout ce qu'il faut, & quant au motif suffisant.... vous trouverez bon que je lui fournisse en payant sa pension pendant son apprentissage & une provision de cuir, s'il me fait, dans un an tout juste, une excellente paire de souliers— à la bonne heure, *Emilie* ; & l'ex-demi-littérateur r'habillé & restauré est établi déjà chez un fort bon cordonnier du village. Mon père a trouvé cet arrangement si plaisant qu'il en a fait un tout semblable, pour un valet de brasserie de même âge que le littérateur invalide & dans la même position, mais si peu littérateur qu'il ne connoît pas les lettres de l'alphabet : celui-ci renfermé dans une chambre pendant un an (s'il étoit libre il iroit boire) doit y apprendre à lire & à écrire avec promesse,

s'il

s'il réussit, d'avoir un petit emploi qui lui donnera du pain pour le reste de ses jours.

Emilie triomphe d'avance avec mon père d'un succès qui me paroît encore fort douteux. Qu'on ne vienne plus nous dire, s'écrioit-elle tout à l'heure; je suis trop vieux pour me corriger : je suis trop vieux pour m'instruire.

Madame de *Vaucourt* vous a parlé de nos établissemens, de mes projets qu'elle seconde avec zèle, quoiqu'elle croie peu à leur utilité. Elle vous a dit que je chercherois des livres, & qu'en un besoin j'en ferois pour le peuple d'*Altendorp*. Je serois bien aise que les meilleurs esprits de l'Allemagne m'aidassent dans ce dessein, & en rendissent l'exécution utile & précieuse à

l'Allemagne entière. Déjà je me suis occupé de tout ceci ; j'ai commencé le travail ; j'ai ébauché l'invitation projettée, & j'enverrai à un libraire d'Altona ce qui suit, pour être publié incessamment.

DICTIONNAIRE POLITIQUE, MORAL ET RURAL ; OU EXPLICATION, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES TERMES LES PLUS USITÉS.

N°. I.

N. B. Une feuille 4to. semblable à celle-ci paroîtra gratis tous les Dimanches matin chez les principaux libraires d'Allemagne. Il s'en imprimera cinq cent exemplaires, & nous comptons avec joie sur les contre-façons.—Suivra l'invitation aux bons esprits

esprits Germains de m'aider à exécuter mon projet ; mais sous la réserve expresse que je pourrai, non altérer ce qu'on m'enverra, mais le simplifier, l'abréger, & même le supprimer entièrement.

Je vais, pour vous, Monsieur le Commandeur, ranger mes articles comme ils seroient rangés dans un dictionnaire François. Vous comprendrez qu'ils le seront autrement dans ma feuille Allemande.

Ame. C'est ce qui rend vivant tout ce qui vît & en particulier c'est ce qui rend l'homme susceptible de douleur & de plaisir, de joie & de chagrin, de volonté & de réflexion. *L'Ame* n'a pu parvenir à connoître sa propre nature. L'évangile nous apprend qu'elle est

immortelle, & même avant l'évangile les plus sages philosophes l'avoient pensé & écrit.

Bâtir, est une chose si hasardeuse, si dispendieuse, qu'il faut s'en abstenir si l'on peut, & se contenter de la maison de ses pères. Si toutefois vous y êtes forcé, revoyez mille fois le plan & le devis avant de mettre la main à l'œuvre. Quantité de maisons ont été vendues avant d'être achevées, faute d'argent pour les finir. Voulez-vous habiter votre maison avec satisfaction, ou la pouvoir la revendre sans perte ? bâtissez en bon air & solidement; ne vous livrez à aucune fantaisie bisarre, mais recherchez l'élégance qui résulte de la symétrie & des plus belles proportions. Pour bien faire, il faudroit que d'habiles architectes présidassent aux plus chétifs bâtiments.

bâtiments. C'est une grande erreur de croire qu'il n'y aît que les colonnes & pilastres, que les temples & palais qui soient du ressort de l'architecture. Au défaut d'architecte consultez les livres. Vos voutes alors ne s'enfonceront pas; vos murs ne se fendront pas; vous opposerez quelqu'abri aux vents pluvieux de l'ouest, & leur ouvrirez le moins que vous pourrez vos portes & vos fenêtres.

Cabale, l'article n'est pas entièrement rédigé. Il y a tant à dire! mais je m'efforce d'en dégoûter ceux mêmes en faveur desquels elle agiroit.

Dimanche. C'est le premier jour de la semaine, les Chrétiens l'ont consacré au culte, au repos & aux récréations décentes. Il paroît que dans les com-

mencements du Christianisme on a voulu à la fois abolir le Sabat & le remplacer; l'abolir pour mieux faire oublier le Judaïsme, & parcequ'il eût été difficile en conservant le Sabat d'en faire disparoître la trop minutieuse observance; le remplacer parce que l'institution en étoit bonne. En effet c'étoit un jour arraché à la tyrannie d'un maître & à celle de notre propre avidité; c'étoit un jour donné à la santé pour réparer des forces épuisées, à la réflexion pour sortir de l'étourdissement que cause un travail assidu; à l'amitié pour favoriser ses douces communications. Il est vrai que le Dimanche on joue, on s'enivre, on se bat plus que les autres jours, mais de quoi le vice n'a-t-il pas abusé? chaque Dimanche, la propreté rétablie redonne à l'humble cabane un aspect plus riant;

ôte

ôte à la vieillesse quelque chose de sa difformité, & rend à la jeunesse son éclat & son charme. Chaque Dimanche les enfants se rapprochent de leurs pères & mères, l'amant retrouve sa maîtresse & partage avec elle des jeux que leurs parents ont le loisir de surveiller; conservons le Dimanche: est-ce trop d'un jour sur sept pour adorer Dieu, penser à soi, & se réunir fraternellement avec ses semblables ?

Enthousiasme. Ce que le vieillard *approuve*, ce que l'homme d'un esprit mur *admire*, le bouillant jeune homme en est *enthousiasmé*.

Faucon. C'est un grand Seigneur, un conquérant, un corsaire parmi les oiseaux. Il se laisse attraper par plus fin que lui; alors captif & obligé de bri-

brigander pour un maître, il n'a plus de sa proie que ce qu'on veut bien lui en abandonner. Que ne s'échappe-t-il, dira-t-on, quand il est au haut des airs ? le fauconnier pourra-t-il le suivre ? hélas, il a perdu l'instinct, le goût de la liberté. D'ailleurs que feroit-il parmi ses semblables ? façonné à la dépendance & dégradé, il ne pourroit plus trouver de compagne ni d'ami : il faut qu'il serve. Sa vieillesse, si toutefois on le laisse vieillir, sera abreuvée de dégoûts. Inutile & négligé il vivra parmi de jeunes esclaves dont les plumes seront encore luisantes, dont le chaperon sera encore neuf & qui imprevoyants de leur propre sort, se riront de sa misère & de sa caducité. *Voyez l'Histoire de France, voyez l'Histoire Romaine,* jettez aussi un coup-d'œil, sur les cours existantes, les vieux & les jeunes

jeunes courtisans, &c. *sur la Pologne*, &c. &c.

Générosité. Je ne voudrois pas qu'un négociant fut généreux, j'aime mieux qu'il soit scrupuleux. Je ne voudrois pas qu'un magistrat fut généreux, j'aime mieux qu'il soit integre. Je voudrois encore moins qu'un Roi fut généreux, parceque, d'ordinaire, un roi fait bourse commune avec ses sujets; j'exige qu'il soit ménager. C'est à Mylord un tel, au Cardinal un tel; à Dom Charles-Ignace un tel; c'est au Feld-Maréchal, Comte, Baron un tel, à l'être. Dussent leurs héritiers, enfants, neveux, me maudire, je les inviterai à donner noblement, avec grâce & sans ostentation. La générosité donne autrement que la charité, autrement que la prodigalité. Elle apprécie ce qu'elle donne & le trouve toujours au-dessous de ce qu'elle voudroit donner.

ner. J'ai lu dans St. Foix, ce que dit Mezerai de la première femme de *Henri* quatre. *Vraie héritière des Valois, elle ne fit jamais don à personne sans excuse de donner si peu.* Et j'ai pensé voilà une Princesse généreuse. J'ai trouvé des ames très-généreuses chez des gens très-peu opulents. Ils se cachent des riches avares qui les feroient déclarer foux s'ils découvroient leur noble imprévoyance, & l'oubli total d'eux-mêmes, dans lequel ils tombent quelquefois.

Humeur (mauvaise). Ici je transcrirai l'admirable lettre de *Werter* sur la mauvaise humeur.

If. Les rangées d'ifs, les allées d'ifs taillés en pyramides, avoient leur physionomie correspondante à celle des ponts-levis, des tours à crenaux, des vastes

vastes & obscures salles de nos ayeux, comme les bosquets de roses & de jasmin ont la leur, & répondent à nos cabinets, à nos boudoirs ornés de pots-pourris & de figures de Séve .... Noblesse antique, rois, princes, n'arrachez pas vos ifs avec trop de soin, & ne changez pas entièrement des mœurs qui d'accord avec les opinions vous placèrent où vous êtes. La triste pédanterie de *Jacques* premier ne compromît pas les *Stuard*, comme la joyeuse dépravation de *Charles* second. *Louis* onze & *Richelieu* avoient abaissé les grands par leur politique. *Louis* quatorze les subjugua par les fastueux plaisirs de sa cour. Le Duc-Régent les avilit par la licence, qui n'est autre chose qu'une extrême liberté de mœurs. Il me semble qu'un prince bon-vivant, & une princesse facile & folâtre, offrent

la

la choquante contradiction du respect qu'on exige, & du mépris qu'on excite.

Liberté. Oh quel mot ! on ne l'entend point. Personne ne l'explique. C'est un drapeau tout barbouillé ; mais si tôt qu'il se déploïe on marche pour le suivre à toutes les vertus, à tous les crimes & à la mort.

Manie. Demi folie, elle rend l'homme qui en est atteint plus ridicule que malheureux, & ennuie les autres plus qu'elle ne les tourmente. Voir dans ses rêves des prédictions, c'est être fou ; les raconter régulièrement, ce n'est qu'avoir une manie. Confier sa vie à un charlatan, c'est être fou ; courir au médecin pour le moindre mal, ce n'est qu'avoir une manie.

Les grands ont des manies dont personne n'ose les avertir ; l'un est amoureux de sa figure, l'autre aime les chiens, un troisieme les beaux esprits qu'il n'entend pas, & qui en prose & en vers se moquent de sa *manie*. Il me semble que *Fréderic* second, tout grand homme qu'il fut, avoit la manie d'étonner l'univers par une rare réunion de talents. Allemand, il voulut écrire en François ; roi, conquérant, législateur, il voulut être poëte. Jamais *Voltaire* ne le flatta plus adroitement que lorsqu'il lui dit,

A *Saluste* jaloux je lirai votre histoire ;
A *Lycurgue* vos loix, à *Virgile* vos vers.

Fréderic second me paroît avoir pris *Julien* l'apostat pour modèle ; mêmes vrais talents, même ostentation de talents.

Nature. Le sauvageon est naturel, sans doute, mais c'est aussi la nature qui donna à l'homme la pensée & l'art de greffer la pêche perfectionnée sur le sauvage amandier. On sépare mal à propos la société d'avec la nature ; *Fergusson* l'a dit avant moi, & de cette distinction illusoire, il naît des déclamations qui ne sont qu'éloquentes. Est-il quelque chose hors de la nature où, nous ayons puisé nos institutions sociales, nos vices & nos erreurs, nous ne pouvons pas plus nous écarter des loix de la nature que nous ne pouvons enfreindre celles du destin. Si cependant, *Rousseau* & les autres appellants de la société à la nature ont une idée distincte, si tout de bon ils vouloient en revenir à un état préexistant à nos institutions, je ne vois pas qu'autre chose qu'un déluge universel put les satisfaire.

Obli-

Obligation ou *Devoir* s'explique si différemment par ceux qui exigent & ceux de qui on exige, que je n'en dirai rien : seulement, j'exhorte les deux parties qui auront contracté ensemble, de se consulter & de s'en croire mutuellement à un certain point sur leurs obligations respectives.

Pommes de terre ; pour croître elles demandent peu de culture, pour être bonnes à manger elles demandent peu d'apprêt, voilà leur inestimable mérite. Prétendre en faire du pain, de la pâtisserie, du savon de l'amidon, c'est perdre son temps & en faire perdre à d'autres. Il est beaucoup d'ingénieuses futilités.

En voilà assez, Monsieur le Commandeur, pour vous faire connoître

mon projet ; j'ai encore des matériaux en réserve, & en attendant qu'on vienne à mon secours, je rassemblerai de quoi remplir trois ou quatre feuilles revenant à l'alpha quand je serai allé jusqu'à l'oméga. L'ANE sera bien traité, car ici je traduis *Buffon*; comme ailleurs j'ai copié *Gôthe*. A l'article *féroce*, je conjure les princes sous peine d'en mériter l'épithète de ne chasser plus qu'aux loups & aux sangliers. DIXME. J'en prends le parti comme du moins onéreux de tous les impôts ; puis j'impose le riche en faveur du pauvre, j'exige qu'il donne au pauvre la dixme de ses revenus ; c'est une dette qu'il la paye. Il sera libre après cela de donner davantage pour le plaisir de son cœur. GOUTTE. Je felicite l'artisan & le laboureur qu'elle dédaigne de tourmenter. Ensuite je prétends qu'elle ne remonte

point

point du pied à l'estomac, comme nous montons d'un étage de nos maisons à l'autre, & j'exhorte les médecins à détruire quantité d'erreurs qui ne nous viennent que d'expressions figurées entendues littéralement. Ces erreurs entraînent des pratiques absurdes & dangereuses. Je vois des gens avaler quantité de choses qu'ils destinent à *adoucir* immédiatement une poitrine irritée, sans penser du tout qu'elles seront interceptées par l'estomac & que si elles sont mal digérées elles nuiront à tout le corps. Les régénérateurs de la société ont fait des méprises toutes pareilles. HAMEAU. Je vais pour clôture vous donner cet article tout entier. Si l'on pouvoit éloigner d'un hameau la misère extrême, il seroit habité par l'innocence & le bonheur. Des voisins

se connoissent ; tout le monde pourroit s'entr'aimer, car tout le monde se connoîtroit. Le malheur d'un seul individu y seroit l'affliction de tous. Dix ans, vingt ans pourroient s'écouler sans que le squelete hideux y vint frapper à la porte d'aucune cabane. On y oublieroit qu'il faut souffrir & mourir, & que la terre est une vallée de larmes. A Londres, à Paris, la douleur & le deuil se promènent par-tout, & à chaque pas on entend crier *memento mori*.

En écrivant ceci, Monsieur le Commandeur, j'ai trouvé l'empire d'Altendorp encore trop grand. C'est dans un hameau que je voudrois vivre cent ans avec *Emilie*.

Ce 6 Février 1795.

(Madame

(Madame de *Vaucourt* reprend la plume.)

Je ne vois dans ce que je viens de lire, que trois ou quatre articles à savoir, *Ame, Bâtir, Dimanche, Pommes de Terre :* qui conviennent à ceux auxquels la feuille est principalement destinée. Il est à souhaiter que dans la suite on les perde plus rarement de vue. Il y auroit quelques autres critiques à faire. Pourquoi par exemple, pourquoi peindre la générosité d'une manière si incomplette? *Donner* n'est pas ce qu'elle peut faire de plus beau, de plus noble, de plus difficile.

J'ai obtenu tout ce que je désirois du Hollandois. Persuader un homme qui n'a jamais cherché qu'à convaincre & qu'à être convaincu, est une victoire dont

dont je jouirois avec orgueil dans toute autre circonstance.

La joie de *Théobald* est sans bornes; nous allons chercher un autre géométre, & en attendant *Théobald* sera lui-même le maître. Quelques modestes jeunes gens préféroient cette étude à toutes les autres.

LETTRE XII.

Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour.

Ce 12 *Février* 1795.

Emilie craint l'approche de l'armée Angloise, & je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne la craint pas pour elle seule. . . . . Je regrette aujourd'hui le silence que j'ai gardé avec vous jusqu'ici . . . plusieurs des parents d'*Emilie* sont dans cette armée, & poussant la prévoyance encore plus loin . . . . . elle a expliqué ses craintes à sa belle-mère, & nous a ensuite parlé à tous avec tant de raison, de délicatesse & de sensibilité.

lité, qu'elle auroit gagné nos cœurs s'ils ne lui avoient pas déjà appartenu. *Théobald* la regardoit comme s'il l'eût vue pour la première fois; il parloit d'elle comme s'il n'en eût jamais parlé. Ma mère, disoit-il, avouez que j'ai la meilleure comme la plus aimable des femmes. Combien je vous aime, ô mon *Emilie*, & combien je vous admire! vous me rendez aussi vain que vous me rendez heureux.

Nous irons habiter *Emilie* & moi une petite ville où nous espérons n'être connus de personne; le seul *la Croix* viendra avec nous. Nous n'écrirons point & ne recevrons rien par la poste. Des paysans nous apporteront des nouvelles d'Altendorp.

Ce 13.

Dans ce moment il vient d'être résolu que nous emmenerons le vieux Baron; sa femme reste avec *Théobald*, les enfants & *Joséphine*. Celle-ci est désolée. Eh mon Dieu, disoit-elle tout à l'heure, si ma maîtresse s'accoutumoit a être servie par un autre que par moi ! je lui ai promis d'être son unique substitut auprès d'*Emilie*; ce qui, malgré mon zèle, lui laissera beaucoup à désirer. *Théobald* & *Emilie* font de vains efforts pour dissimuler leur extrême tristesse. L'un reste, l'autre va pour assurer le repos de tout ce qui lui est cher: voilà ce qu'ils ont répété mille fois & à peine sont ils bien résolus. Il me semble, me disoit *Emilie* il n'y a qu'un instant, que dès que je serai montée en voiture, j'en descendrai & rentrerai ici avec vous;

vous ; ne m'en empêchez pas si telle est ma folie. . . . Oh ! j'ai tort, je vous supplie au contraire de m'obliger à partir. Non, a dit Madame d'*Altendorp*, vous serez libre toujours, & si je vous vois revenir une heure après être partie, ou le soir, ou le lendemain, je vous recevrai à bras ouverts. Sans doute, a ajouté Monsieur d'*Altendorp* ; nous changerons tous de pensée, si vous prennez une autre résolution. Cette bonhomie extrême, qui dans un autre moment nous auroit peut-être réjouis, nous a fait fondre en larmes. *Théobald* n'y pouvant tenir est sorti du salon. Mon père, ma mère, a dit *Emilie*, croyez que si dans un autre départ je fus coupable j'expie bien ma faute par celui-ci. Vous coupable ! a dit le Baron, vous n'y pensez pas : l'idée n'en est venue

à per-

à personne. La Baronne l'a embrassée, en lui disant, ne voyez-vous pas que vous nous rendez tous heureux ? Adieu, Monsieur le Commandeur, nous partons demain avant jour.

J'ai encore le temps de répondre à votre lettre que je viens de recevoir. Vous me demandez si l'extrême rectitude de *Théobald* ne cause point de disputes entre lui & moi ? aucune : dans le fond je suis de son avis bien plus qu'il ne paroît. Trouvant fâcheux, pénible & souverainement inutile d'exiger la perfection tout haut & ostensiblement, je l'aime & la désire, & pour tout dire je l'exige au dedans de moi. L'expérience m'ordonne de m'attendre à des mécomptes à ce sujet de la part de ceux qui jusqu'ici m'ont inspiré une

estime sans mélange ; mais je ne puis m'empêcher de compter sur eux, & je serois au désespoir s'ils réalisoient des inquiétudes que je trouverois raisonnable d'avoir plutôt que je ne les ai. Combien je pourrois devenir malheureuse ! L'image d'*Emilie* dépravée m'épouvanteroit encore plus que celle d'*Emilie* mourante. Dieu me préserve d'avoir à pleurer ses vertus ! *Joséphine* elle-même, quoique je ne compte pas absolument sur elle, quant à ce qu'on appelle *vertu* chez les femmes, m'affligeroit si je la voyois retomber dans le vice opposé. Malgré ce que je lui devois de reconnoissance, malgré ses excellentes qualités, malgré ce que sa jolie personne avoit d'attrait & de charme, j'avois peine dans les commencements à vaincre le dégoût que m'in-

m'inspiroit son désordre. Je le cachois ce dégoût, aujourd'hui il est détruit. Pauvre *Joséphine! Henry* laisse entrevoir quelquefois qu'il voudroit bien qu'elle n'eut point entendu *la route de Bremen*. Il aime, dit-il, la mer & les voyages maritimes : il pense que l'Amérique est le meilleur de tous les pays. Hier on lui demandoit, en voyant les deux petits *Théobald* au sein de leur charmante mère, lequel des deux il croyoit être le sien. O que sais-je ? dit-il, en s'éloignant ; l'un comme l'autre, peut-être. J'ai su cette dure anecdote de *Joséphine* elle-même, auprès de laquelle je vins un moment après. Je lui demandai la cause des grosses larmes que je voyois tomber de ses yeux sur les visages innocents de ses deux nourrissons. Elle cache ses chagrins a

TABLE DES LETTRES.

Lettre		Page
I.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	1
II.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	13
III.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	19
IV.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	33
V.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	41
VI.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	51
VII.	*Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* —	59

Lettre Page

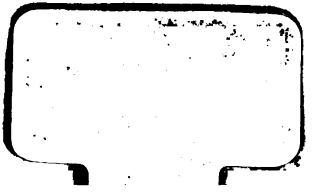
VIII. *Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* — 67

IX. *Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* — 75

X. *Emilie, à Monsieur le Commandeur de la Tour* — 87

XI. *Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* — 95

XII. *Constance, à Monsieur le Commandeur de la Tour* — 129

FIN.

53644794